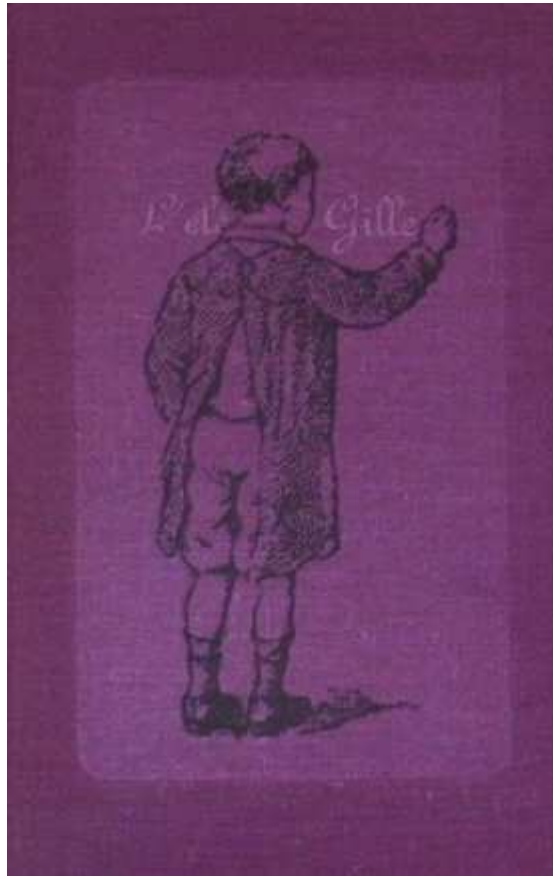


L'élève Gilles

André Lafon



Préface de François Mauriac pour l'édition de 1956

Depuis quarante ans, ce mort ne m'a pas quitté un seul jour, – depuis qu'il s'est endormi dans un hôpital de Bordeaux, un matin de mai, en 1915. Qui était André Lafon ? Je réponds d'abord : l'être le plus doux qu'il m'ait été donné d'aimer en ce monde. Mais sa douceur ne venait pas de sa faiblesse. Il existe comme une douceur de la force. La vraie force est douce. Tel est le sens de la « *béatitude* » : « *Heureux les doux car ils posséderont la terre.* » L'auteur de *L'Élève Gilles* a possédé la terre comme aucun autre homme que j'aie connu ne l'a possédée. Ce pauvre enfant dont vous allez lire l'histoire, ce Gilles dont le vrai nom est André, fils de très modestes gens (son père était le secrétaire de la mairie de Blaye), ce surveillant d'un collège de sous-préfecture, ce pion du lycée Carnot, ce chef de division du collège Sainte-Croix de Neuilly a régné secrètement sur les saisons. Il a connu les odeurs de la terre à chaque heure de la nuit et du jour et selon le moment de l'année. Un jardin, une maison pourvu qu'elle fût pauvre, que le temps lui eût imposé sa patine et que des morts aimés y aient vécu, devenaient un royaume et ce doux en était le maître. Les lecteurs de *L'Élève Gilles* sauront jusqu'où allait cette possession du monde dont mon ami avait reçu le privilège.

Gilles règne sur l'humble domaine de ses vacances d'enfant : La Grangère ; mais au collège, il n'est pas non plus un exilé. Les saisons obéissent à ce petit garçon : tout lui est soumis. Et plus tard, devenu le maître, là où il avait été écolier, les pensionnaires croyaient qu'il ne

dormait jamais, parce que la nuit ils voyaient son ombre immobile à la fenêtre du dortoir, la face levée vers les constellations.

Je n'ai pas eu d'ami plus pauvre qu'André Lafon et je n'en ai pas eu de plus comblé. Quand il se baissait pour ramasser une feuille d'automne et qu'il me la donnait « à cause de sa couleur », je confiais à un livre ce trésor irremplaçable. Il avait la passion des nuages. Il me disait : « Regardez ce beau nuage ! » et la merveille m'apparaissait dans le ciel telle que lui-même la contemplait.

C'était un poète, – enfin ce que nous appelions un poète dans ces temps de ma jeunesse où Francis Jammes était celui qui avait ouvert nos yeux à la beauté du monde. Et même les malins de ma race, fils de Barrès, grands lecteurs de Balzac et prêts à jouer des coudes, redevenaient enfants dès qu'ils revoyaient luire la lampe de la cuisine au bout de l'avenue provinciale, qu'ils respiraient une certaine odeur de feuillage et de pluie associée à toutes leurs joies et à toutes leurs tristesses d'écoliers passionnés et vulnérables.

Mais il aurait fallu donner comme préface à *L'Élève Gilles* les poèmes d'André qui, je le crains, sont devenus introuvables : *Poèmes provinciaux* (Éditions du Beffroi) et surtout *La Maison pauvre* (Éditions du Temps Présent). J'ai cité les plus beaux dans le petit livre que j'ai consacré à André Lafon *La vie et la mort d'un poète* (Bernard Grasset) et qui ne doit pas être épuisé.

L'Élève Gilles s'est épanoui à la surface de cette eau profonde et endormie : la poésie d'André Lafon. Je n'ai jamais pu détacher l'histoire de cet enfant qui est, à peine transposée, l'histoire d'André, de cette sourde musique évocatrice de jardins pluvieux, de juins embrasés, de villages assoupis dans l'odeur des roses, de nuits d'été : l'univers tel qu'André Lafon le contemplait à mes côtés, mais qui l'avait en quelque sorte pénétré dès son enfance, il en avait été envahi, possédé, au point que, depuis Maurice de Guérin, nous chercherions en vain dans les lettres françaises un jeune être identifié à la nature comme le fut André Lafon.

Au centre de ce monde enchanté, sur le banc au tournant de l'allée pleine de feuilles mortes, ou au cœur du salon aux volets clos, alors qu'au dehors le fauve juillet brûle, André discerne un jeune visage adoré ; pour lui, une créature éphémère prête à l'univers insensible le battement d'un cœur de chair.

Son drame, le mien, le nôtre, c'était cette enfance dont nous ne pouvions nous dépendre, un refus d'accepter le monde tel qu'il est, et les hommes, et entre tous, cet homme que nous étions devenus.

Une part de moi-même, le petit barrésien que j'étais, résistait au chant de la sirène, à l'appel insidieux de l'enfance. J'étais à mon affaire, comme on dit. Mais André, sans aucune autre ambition humaine que d'écrire de beaux poèmes, s'étonnait que je ne vécusse pas toute l'année à Malagar puisque j'avais le bonheur de posséder ce refuge contre la vie. Lacordaire définissait un de ses amis « *le plus doux et le plus endolori de tous les hommes* ». André Lafon appartenait à cette race. Il cherchait l'ombre pour s'y cacher, parce qu'il était humble mais aussi parce que tout le blessait.

L'enfance protège l'être humain. Elle le protège mal : tous les enfants par quelque côté sont martyrs, mais leur faiblesse même les sauve et les parents sont deux divinités toutes puissantes.

André Lafon, mort à trente ans, avançait à reculons dans la vie. « *Toute l'hostilité de la vie m'attendait au seuil du jardin.* » Ce sont les derniers mots de *L'Élève Gilles*. Ils résument le drame d'une destinée.

Mais l'enfant avait emporté le jardin avec lui, le jardin ne le quitterait jamais : où qu'il dût aller, le jardin l'entourerait de son ombre, de ses parfums et de son souffle, jusqu'à ses derniers jours, même durant cette préparation forcenée (réformé et « récupéré », il avait été confondu avec les adolescents de la classe 14) alors qu'il m'écrivait au retour d'une marche forcée :

« *J'ai revu toutes les étoiles à la fois par une belle nuit sur les routes...* »

L'élève Gilles devenu André Lafon vécut un drame, une histoire cruelle dont le récit que j'ai intitulé Galigai a retenu certains épisodes, – mais il va sans dire qu'aucun personnage de ce roman ne ressemble à, ceux qui ont tenu leur partie dans l'histoire d'André. Le vrai est que Nicolas Plassac, le héros de Galigai, m'a été inspiré par lui et que dans le livre, l'amitié qu'il

voué à Gilles, rappelle par plus d'un trait celle qui nous unissait durant les cinq années qui ont tant compté dans ma vie 1910-1915.

Elles furent pour moi le prélude à une longue destinée d'homme, pour lui (après le bref éclat du premier grand prix de littérature dont l'Académie le gratifia en 1912, sous l'influence de Barrès) la préparation à une mort obscure sur un lit d'hôpital militaire, dans un temps où la disparition d'un jeune être inspiré appartenait à l'histoire quotidienne.

Le massacre de l'élite française entre 1914 et 1918 reste le malheur irréparable d'où tous nos autres malheurs sont sortis. « *Je les grignote* », aurait dit des Allemands le Maréchal Joffre. Ce n'était pas lui qui avait choisi la guerre de tranchées et elle lui fut imposée. Mais ce qu'a coûté à la patrie « *l'opération grignotage* », cette sélection à rebours qui ne s'interrompt ni jour ni nuit pendant quatre ans, qui supprima à la fois les plus forts et les plus nobles, les plus vigoureux et les plus purs, nous n'avons pas fini d'en dresser le bilan et le compte reste ouvert. Ces deux millions d'immolés nous ont sauvés dans l'immédiat, mais nous n'avons pas fini de mourir de leur mort. Qu'est devenue la grande nation vidée de ce beau sang ?

Le sacrifice d'André Lafon, si frêle, et dont la place eût été à l'arrière avec les enfants qu'il fallait continuer d'instruire, c'est un cas entre des milliers d'autres. S'il avait vécu, que fût devenu l'élève Gilles ? L'Église sans doute l'aurait accueilli. Ses dernières années furent une ascension continue. Ce contemplatif aurait trouvé au cloître une règle qui n'eût pas violenté sa nature car le silence était sa loi, et la cellule ce qu'il recherchait d'abord. Le Créateur eût achevé de se substituer pour lui à cette création dont il avait subi l'enchantement au long d'une adolescence toute vouée à l'adoration de la Terre, jamais exempte pourtant de quelque tendresse secrète, car André ne savait qu'aimer.

Comment va-t-il être accueilli, ce Gilles revenu parmi nous ? Il n'attirera même pas un regard des pontifes d'aujourd'hui. Je le souhaite presque : mieux vaut le silence que ces jugements qui croient tomber de haut. Mais je ne les redoute pas. Je suis encore là, Gilles, mon enfant bien-aimé. Donne-moi la main, serre-la bien fort. Ils ne te feront pas de mal. Ceux de mon âge qui ne t'ont pas oublié t'ouvriront les bras. Ils te berceront et ce sera comme s'ils berçaient l'écolier qu'ils furent, si pareil à toi ; ils retrouveront sur ta figure chétive le goût des larmes de l'enfance, cette odeur de chair, de terre et de pluie.

François Mauriac

Éditions Le Club Français Du Livre, 1956